



EN BREF

GRAND TO GRAND ULTRA

- Course à étapes
- 7 jours, 6 étapes en autonomie alimentaire
- 273 km et 5600 m D+
- Prochaine édition : 20 au 26 septembre 2015
- Sur le net : <http://jg2g.ultra.com/fr>
- Seule course par étapes de ce format aux États-Unis, à partir de l'impressionnante rive nord du Grand Canyon, le G2G Ultra se termine au sommet du Grand Staircase, l'une des formations géologiques les plus emblématiques au monde. Le parcours du G2G est résolument orienté vers la découverte de paysages désertiques de dunes, de canyons rouges, de buttes, de mesas et de hoodoos, de slot canyons.

Comme si cela ne suffisait pas, nous traversons des dizaines des kilomètres de bush parsemé de cactus aux épines si longues et fines que même les semelles les plus épaisses de nos chaussures de trail ne peuvent les contenir. Qu'importe, on avance. Le premier jour un seul abandon, un trailer de 70 ans qui était venu avec... un genou démis ! Et le second jour, une demi-douzaine de coureurs jette l'éponge. L'année précédente il n'y a eu des abandons que pendant les deux premiers jours. Donc ma stratégie est clairement de m'économiser pour pouvoir dérouler ensuite. Laurence Klein (multiple vainqueur du Marathon des Sables, recordwoman de France du 100 km) me conforte dans cette voie en me rappelant que le premier jour est juste une mise en route. C'est donc particulièrement frais et sans la moindre ampoule ni douleur que je me prépare à dévorer la troisième étape du Grand to Grand.

LE MOMENT DE VÉRITÉ

Ces 84 kilomètres sont LE monument de la course. C'est le moment de vérité où soit on échoue, soit on en ressort grandit. Une très forte ascension nous attend 5 km après le départ avec des passages très techniques où les mains et un bon équilibre sur les parois verticales sont nécessaires. On dépasse les 2000 mètres d'altitude pour la première fois et cela s'en ressent car nos pas nécessitent bien plus d'efforts. S'ensuivent près de 30 km dans des sentiers sablonneux où courir met au supplice nos cuisses tant nos pieds s'enfoncent à chaque pas. Tout cela débouche sur une succession de dunes de sables qui font avouer à Cécile Bertin (voir l'article Hay caramba ! dans notre n°7) qu'en comparaison celles du Sahara ressemblent davantage à un bac à sable. Une trentaine de dunes du Pilat en enfilade, rien que ça... Et enfin les rescapés n'ont plus qu'à aller au bout des 40 dernières bornes à la seule force de leur volonté car les jambes sont bien entamées.

Ma fameuse stratégie doit s'avérer payante. Mais c'est là que la beauté d'un ultra réside : faite d'incertitude et d'improvisation perpétuelle. Une concurrente belge m'interpelle sur la ligne de départ et on se promet de finir tous deux cette fameuse étape. Sauf qu'après la terrible montée, je vois bien qu'il y a en elle quelque chose qui cloche. Son allure si aérienne les deux premiers jours s'est transformée en démarche syncopée. Ses pieds sont en feu : chacune de ses malléoles n'est qu'une plaie béante large comme un kiwi éclaté. Chacun de ses pas la font tressaillir de douleur. Comment a-t-elle fait pour arriver jusque-là ? N'importe qui aurait jeté l'éponge sans honte.

C'est alors que je me rappelle les mots d'un participant de l'édition précédente. Il nous a dit que si nous n'étions pas là pour gagner cette course, alors il fallait profiter de ces moments uniques pour s'ouvrir à la beauté des paysages et des hommes. Finir trentième ou soixante-dixième ne veut rien dire. Ce qui compte c'est de partager ce moment unique, sinon ce n'est qu'une longue route où notre part d'humanité aura été emportée par un égo bien dérisoire. Du coup, je passe un marché avec ma naufragée du jour : je l'accompagne sur cette étape en sacrifiant une dizaine d'heures sur mon tableau de marche, mais elle devra aller au bout d'elle-même pour qu'on franchisse cette ligne d'arrivée ensemble. Ce qu'elle a fait à ma grande surprise. Cette force morale, cette volonté farouche de ne rien lâcher, c'est une belle leçon de vie que je reçois.